

La Peste et la Vigne



AU DIABLE VAUVERT

Patrick K. Dewdney

La Peste et la Vigne

Le Cycle de Syffe

Illustrations de FANNY ETIENNE-ARTUR



Du même auteur

NEVA, *Les Contrebandiers Éditeurs*, 2007

PERSÉPHONE LUNAIRE, *Chloé des Lys Éditions*, 2009

MAUVAISE GRAISSE, *Geste Éditions*, 2013

CROCS, *La Manufacture de livres/Les éditions Écorce*, 2015

ÉCUME, *La Manufacture de livres/Les éditions Écorce*, 2017

L'ENFANT DE POUSSIÈRE, *Au diable vauvert*, 2018

ISBN : 979-10-307-0212-5

© Éditions Au diable vauvert, 2018

Au diable vauvert

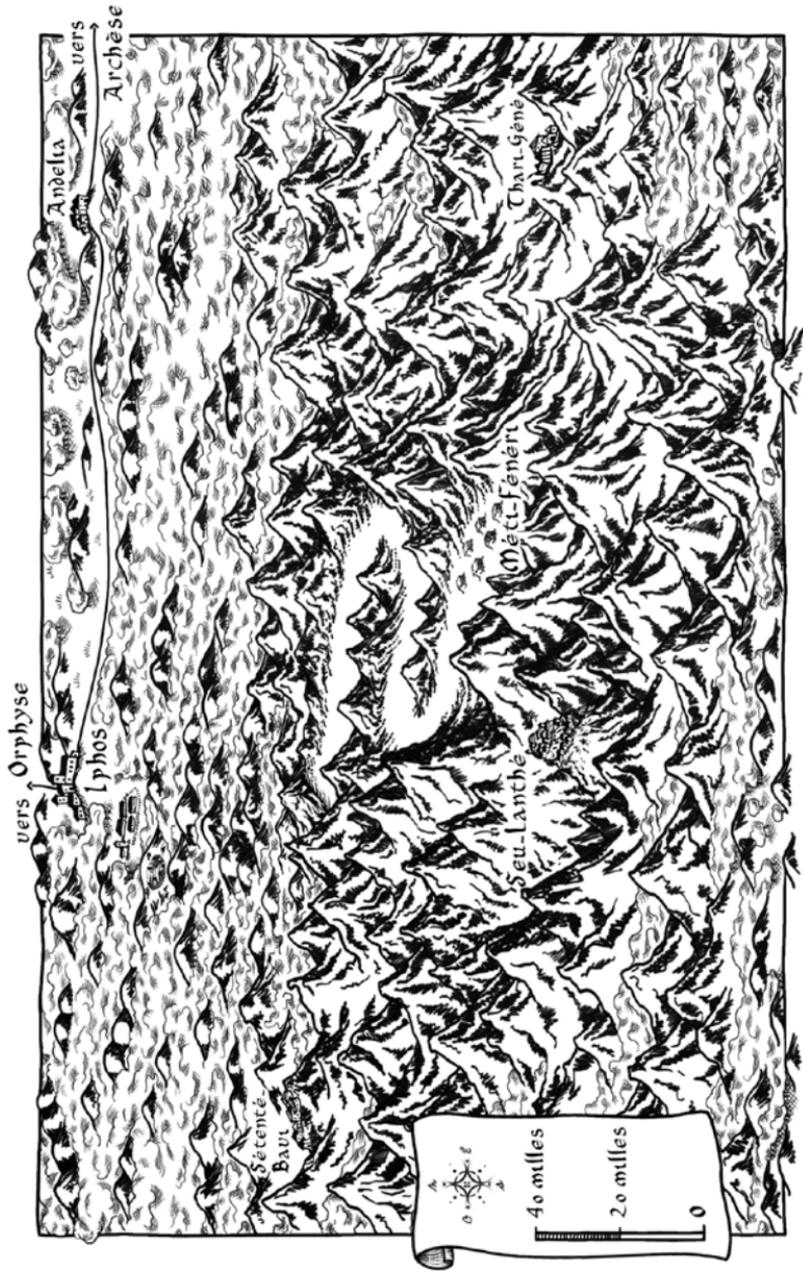
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Toutes les aventures commencent quelque part.
À Hélène, qui a ouvert la porte.





LIVRE PREMIER

Renégats

En cette lune agitée, les marins de la seconde escadre d'exploration sont revenus des îles Marquaises. Certains ont été rendus simples ou sont atteints de folie et la plupart souffrent d'un mal étrange et inconnu. Leurs ongles ont noirci et ramolli au point de chuter et leur peau se couvre désormais de bubons puants qui enflent jusqu'à l'éclatement. Cette pestilence s'est répandue, elle afflige aussi nos chiens, et de bien affreuse manière. Les bêtes desquament et expirent de façon pitoyable. On me rapporte qu'il s'agit d'une chose terrible à voir, et que loups et goupils subissent le même sort dans les coteaux environnants. La maladie se propage dans les couches laborieuses, déjà huit vingtaines de nos terrassiers sont souffrants et les autres conseillers ont préféré se retirer de la ville. (...) La pestilence, quoique douloureuse, ne semble pas mortelle, mais l'agonie des chiens est une clameur perpétuelle qui impressionne la plèbe. Je demeure à Sudelle afin de préserver l'ordre de l'Assemblée et

prévenir toute sédition. (...) Le capitaine de felouque qui porte cette missive a pour consigne de faire demi-tour si l'infection se déclare à son bord. C'est un homme compétent et il a toute ma confiance.

Olbiade de Narisse, conseiller colonial,
Rapport à l'Assemblée évoquant les premiers
cas de peste marquaise touchant les colonies
parses, 114 années avant l'établissement du
calendrier de Court-Cap.
Traduit du parse antique

L'épidémie de peste marquaise de 322 fut sans nul doute l'événement le plus destructeur à s'abattre sur la Péninsule depuis le cataclysme de Parse. La maladie se déclara dans les quartiers portuaires d'Alessa et, malgré les mesures de quarantaine, la virulence de la contagion était telle qu'elle fut impossible à contenir. En l'espace de quelques lunes, en dépit des efforts notables des sérîphes carmides puis de nos primats, la peste échappa à tout contrôle. Les unes après les autres, les villes furent transformées en cimetières – les pesteux étant emportés en une semaine seulement – tandis que dans les campagnes les troupeaux mouraient dans leurs pâtures. Parmi les bêtes à sang chaud, seule la race ailée fut épargnée. Le chroniqueur kjiisi Ommaoun Sa'Hin, contemporain des événements, rapporte que l'odeur de la charogne pourrissante empuantissait l'air à plusieurs milles au large de Port-Sable. Quatre années après la déclaration de la peste, Carme et le pays brunois avaient été vidés de la moitié de leurs habitants, et la destruction condamna les survivants à la misère et la famine. Ainsi débuta le Siècle Sombre.

Nazare Bourbon, historien brunide, Annales
des régions de Brune et de leurs marches,
tome sixième

À propos du Siècle Sombre, rédigé en la 562^e
année du calendrier de Court-Cap.

Nous sommes Arcché. Abandonnés aux géants. Offerts à la peste. Nous sommes ceux qui furent livrés à eux-mêmes. Vous avez traversé notre pays, nos montagnes et nos torrents pour entendre ma parole et celle de mon peuple. Entendez-la donc. Nous sommes Arcché. Ceux qui ne voient en nous rien d'autre que les enfants perdus de Carme se trompent. À force de regarder le soleil, c'est vous qui vous êtes égarés. Nous ne subirons pas le joug des sériphe, ni celui d'aucun homme. Nous n'attendons plus rien du peuple-père.

Torre, dit le Pâle, roi des Arces,

En réponse aux propositions d'annexion par
les Carmides en la 442^e année du calendrier de
Court-Cap.

Traduit du dialecte arce, puis du carmide

Début de l'an 631

Printemps

Lune des Pluies



1.

Je passai cinq années de ma vie à Iphos.

Ma mémoire des mines est une chose laide et obscure, que je m'efforce d'effleurer seulement par accident et qu'il m'est difficile de coucher sur le papier. Malgré tout, le triangle restera gravé dans ma chair jusqu'au jour de ma mort, une marque indélébile de ce qui fut alors, et qui me privera toujours du luxe de l'oubli. Aujourd'hui encore je suis capable d'invoquer l'odeur de la fosse avec une terrifiante facilité.

Il y avait d'abord l'âcreté des scories, les fourneaux de brique et d'argile qui balafrèrent un paysage déjà brisé, vomissant des flots de fumée blanche. C'était un parfum agressif, qui prenait à la gorge plus bas dans la vallée et dont on ne pouvait plus se défaire. À Iphos, même les rêves sentaient la brûlure et le fer en fusion. Dans les galeries, il y avait le minerai et la poussière de roche, effluves alcalins qui naissaient de la percussion des outils, dont l'arrière-goût se confondait avec celui du sang. Au camp, la puanteur était celle du désespoir et des fosses à merde où l'on glissait parfois les morts.

Nous étions six mille damnés, œuvrant de jour à nous briser l'échine, entassés de nuit dans des baraquements crasseux en aval des mines. Plus de la moitié étaient Carmides, des criminels pour l'essentiel. Les autres venaient des marchés d'esclaves de l'autre côté du détroit, Jharraïens, Kadjés, Assalis, Paxxéens, anciens soldats ou surineurs impropres au travail des champs ou de la ville, et dont même les galères n'avaient pas voulu. Des Brunides et des Montagnards arrivaient au

compte-gouttes, butin vivant des compagnies mercenaires recrutées par Collinne, dont la guerre avec Bourre ne semblait pas près de s'achever. Il y avait aussi quelques esclaves évadés, capturés par les phalanges locales, et même un Var de temps à autre, qui ne faisait jamais long feu. Nous étions la propriété de la dokia Heroï, l'une des grandes maisons carmides, et le supplice de nos corps faisait leur richesse.

Le jour de mon arrivée, on me remit un seau de mauvaise facture et je fus affecté à une équipe de déblayage, enchaîné à un cordon de dix autres esclaves chétifs et malades. Nous étions aux ordres d'une poignée d'*ankoi*, des anciens, qui dépendaient eux-mêmes d'un contremaître. Les esclaves expérimentés formaient entre eux de petites cliques, des bandes d'hommes plus rudes et plus dangereux que les autres, libres d'entraves hormis la nuit, qui grappillaient de rares privilèges auprès des maîtres et les défendaient avec férocité. Puisque c'était leur savoir-faire qui faisait tourner les mines, leurs vies valaient bien davantage que celles des nouveaux. Nous étions considérés au mieux comme des outils remplaçables, au pire comme des proies. Les femmes et les hommes étaient frappés ou pris de force dans l'indifférence générale, tant que cela ne ralentissait pas la cadence des pioches, et nos chaînes nous empêchaient de nous défendre.

Les contremaîtres étaient *spetaï*, membres de la caste carmide la plus indigne, affranchis ou étrangers, des hommes libres qui ne trouvaient pas de travail ailleurs. Ils conduisaient les équipes et les *ankoi* aux mines, et se disputaient les filons les plus féconds à grand renfort de cris et de menaces. Certains en venaient même aux mains sous le regard amusé des surveillants. Le premier qui me donna le fouet s'appelait Ortos et c'était un diable au visage humain qui aurait fait passer Holdène, le maître des écuries pour lequel j'avais trimé au domaine Misolle, pour une âme charitable. Il prenait plaisir à nous rappeler, avant que ne débute chaque journée de labeur, que le fer qui nous servait d'entrave était marqué du poinçon d'Iphos.

Les mines elles-mêmes se trouvaient à flanc de montagne, une fourmilière grouillante forée dans la pierre grise du

Mur carmois. Nous avions plus d'une mille de marche pour rejoindre les galeries depuis le camp, par un chemin large et usé, boueux en hiver, poussiéreux en été, bordé de pins tordus et de pimprenelle. Avec les fers aux pieds c'était un itinéraire difficile, qui avait la réputation de tuer davantage que le travail lui-même. J'ignore si cela était vrai, mais le ravin qu'il nous fallait longer pour arriver aux galeries était tapissé d'ossements et j'y vis de mes propres yeux un homme devenu dément entraîner son équipage dans le vide pour éviter la morsure du fouet.

Le réseau de tunnels labyrinthique dans lequel il fallait s'aventurer ensuite était étroit, et résonnait du vacarme des plaintes et du cliquetis permanent des fers. L'obscurité était la compagne attitrée des équipages comme le mien, puisque les *ankoi* qui portaient les lumières éclairaient l'ouvrage des pioches et des burins. On faisait passer les seaux pleins à l'arrière de la ligne et nous devions ressortir ensemble pour les vider, clopinant et trébuchant sur les gravats. Nous mangions deux fois par jour, de la soupe et du pain, et les meilleurs morceaux n'étaient jamais pour nous. Nous repartions ensuite au turbin. Lorsque la nuit venait, nous rentrions au camp, et cela recommençait le lendemain. Après dix lunes de ce traitement, quatre hommes de mon équipage étaient morts d'épuisement, et je m'étais battu avec les autres pour leurs haillons, dont on se servait pour rembourrer nos chaînes. J'attendais que mon tour vienne, mais je ne tombais pas malade et le calvaire continuait.

Quelque chose s'était éteint en moi depuis que Uldrick avait été tué, et que j'avais échoué à arracher Brindille au lupanar du village de toile. Un grand néant s'était ouvert à l'endroit où je m'étais tenu jadis, avec mes mailles et ma lance et mes résolutions. À la place, il y avait le triangle que l'on avait taillé dans ma pommette. Tout le reste avait été avalé, avant même que je n'arrive à Iphos. L'impassibilité des regards carmides, alors que nous peinions dans la neige des cols et qu'ils achevaient ceux dont les pieds gelaient, avait suffi à asseoir ce que je savais déjà. Je n'étais plus rien. Bien entendu

il y avait l'inconfort et l'usure, la douleur foudroyante de la trique, mais mon corps n'était plus le temple de quoi que ce soit, et ne recelait plus rien à profaner. Je ne pensais pas. Je ne ressentais guère plus. Je subissais les viols avec la même apathie que le reste, mes yeux se fixaient dans le vide, et s'y perdaient. Je mangeais les rats et les scarabées lorsque j'avais la main assez rapide, je répondais aux rares questions qu'on me posait, je dormais, je charriais le minerai, mais au fond, cela était mécanique. Je n'y accordais ni sens, ni mérite. Les fers dont j'avais été chaussé représentaient la seule vérité qui m'était acceptable : mon existence appartenait à d'autres. Ce qu'ils en feraient m'importait peu.

Je fus tiré de cette catatonie de manière imprévue, comme on peut quitter en sursaut un songe fiévreux. Par une matinée de pluie automnale, un nouvel arrivage d'esclaves débarqua par la route d'Orphyse, des fibustiers kjiis pris par la marine jharraïenne, émaciés par le voyage et la malnutrition. Le contremaître Ortos fit assembler ses équipages, comme il le faisait tous les jours avant que nous n'entamions l'ascension. Après qu'il eut effectué ses prières au soleil levant, rituel quotidien auquel nombre d'esclaves s'adonnaient également, il ordonna aux surveillants de faire sauter le loquet de mes chaînes et de mettre à ma place l'un des marins pouilleux. « Tu porteras la lumière, maintenant », me dit-il sans me regarder, et ce fut tout. Je n'étais pas mort. J'étais donc *ankoï*. Il me fallut plusieurs semaines pour rallonger mes foulées, et quelques autres encore pour prendre la mesure de ce qui était arrivé. Je m'étais alors saisi des lambeaux de liberté, et je redevins – malgré moi – quelque chose qui pouvait s'apparenter à un homme.

Ce fut difficile de ressusciter dans les enfers. La rivalité entre les *ankoï* et leurs équipages était impitoyable, leurs alliances fragiles, leurs combats perpétuels. Ils ne reculaient devant rien pour s'attirer les faveurs d'Ortos et de ses semblables. C'était un monde carnassier, soigneusement entretenu pour englober la moindre bribe d'humanité. Les contremaîtres s'échangeaient parfois un esclave contre un autre, au gré des accidents, ou

dans l'espoir d'assembler des équipages de meilleure qualité, et les inimitiés germaient sur le terreau de l'espoir, celui de trouver un maître plus généreux ou moins cruel. Il y avait une compétition à la tâche, et elle était acharnée. Je compris rapidement que ma place de lampiste, tout en bas de l'échelle, derrière les piqueurs, les trieurs et les boiseurs, était un refuge en soi.

Entre damnés nous parlions le scoye, que l'on nomme « franc-sabir » lorsqu'il est employé par les hommes libres et « chaîne-gouaille » quand il surgit de la bouche d'esclaves. C'était un dialecte marchand à l'origine, d'usage dans les ports de la Basse-Brune comme à Jharra, à Trois-Îles ou dans les Cinq-Cités, un brassage simpliste de brunois et de carmide, de bessan et de jharraïen. Comme je parlais déjà deux de ces langues, il me fut aisé d'apprendre à baragouiner avec les anciens. Certains me racontèrent leurs histoires, la plupart banales, d'autres passionnantes, quelques-unes tragiques, mais il m'était toujours difficile d'en démêler le vrai du faux, tant le mensonge était un levier comme un autre dans nos rapports.

Petit à petit, on m'accepta comme compagnon d'infortune et on m'interrogeait parfois sur mes cicatrices ou mon tatouage, sur ce que j'avais été avant. Je fus obligé de me replonger dans le passé, ce qui fut un voyage douloureux, comme je pouvais l'attendre. Je me mis à faire des cauchemars dans lesquels Uldrick et Nahirsipal, dont j'avais tous deux été l'apprenti, s'entre-tuaient au couteau. Parfois, le première-lame Hesse était pendu tout près d'eux, la langue enflée, quand ce n'était pas le capitaine Doune et son corps déchiqueté, dont les yeux viraient au noir, comme ceux du démon Deïsi qui avait cherché à m'enlever durant mon enfance.

Alors que tout cela affluait, il me fallut faire preuve d'attention et de subtilité pour ne jamais perdre la face devant les autres. Maintenant que mes émotions refaisaient timidement surface, je devais veiller à ne jamais me laisser déborder par elles. Craquer, verser des larmes aurait certainement signé mon arrêt de mort. Il fallait marcher sur le fil, composer avec

les tortionnaires d'hier dont l'intérêt pouvait être éveillé de nouveau. J'évoquai mon entraînement de soldat, en prenant soin de ne pas mentionner les Vars. Je parlai de l'homme que j'avais blessé à mort à Lagre, mais situai l'anecdote à Aigue-Passe. Je ne faisais jamais allusion à Corne-Brune, parce que je n'oubliais pas que ma tête devait toujours y être mise à prix, et je ne me faisais aucune illusion sur ce qui arriverait si un contremaître l'apprenait. En soi, je crois que ces prudences étaient la preuve que j'avais accepté de vivre. Que j'avais accepté de me plier aux règles de cet univers réduit, pour avoir le privilège de respirer encore un peu, et capturer les bonheurs minuscules lorsqu'ils surgissaient sans crier gare.

Je me remis à contempler le ciel, les nuages, les étoiles quand je le pouvais. Parfois, le soir, nous mangions dehors, accroupis dans la poussière, et j'imbibais mon pain de soupe ou de salive en laissant vaquer mon esprit au gré des constellations. Sur le chemin des mines, lorsque les moments s'y prêtaient, je m'écartais pour cueillir à la volée des fleurs ou des plantes comestibles, des bourgeons de pin, une tige d'achillée. Je les avalais en secret, les savourais, les conservais pour les jours où la soupe était trop claire. Le scorbut m'épargnait. Malgré toutes les privations, je grandissais. Ma silhouette était sèche, mes muscles fins et durs comme le roc des galeries. Les autres se mirent à me craindre. Je ne me pliais pas à la rapacité de leurs règles, et je m'en portais bien.

Durant l'été de ma quinzième année, des esclaves affectés au bûcheronnage retournèrent leurs outils contre leurs maîtres avant de s'enfuir, mais ils furent repris dans les contreforts quelques jours plus tard. On les cloua à la palissade qui cerclait les baraquements et leur agonie dura des jours. Les surveillants jouèrent du fouet pour nous rappeler que l'on ne s'échappait pas d'Iphos. Il y avait plus de deux cents milles jusqu'au pays var à l'ouest, aucun espoir par la mer, que ce soit au nord ou à l'est. Au sud, les rares cols étaient tenus par les phalangistes de Carme. Et puis, avant d'échouer plus loin, il fallait d'abord échapper aux garnisons d'Iphos. Une petite compagnie de soldats avait ses quartiers sur la route de la vallée, entre la ville

et les mines, et leur unique fonction était de s'assurer de notre docilité. Ils ne devaient pas être plus de cinquante, mais ils connaissaient leur métier. Des chiens logeaient avec eux, des bêtes de guerre hirsutes et mauvaises, entraînées à la chasse à l'homme. Lorsqu'ils devaient intervenir pour suppléer les surveillants, ils le faisaient de manière zélée et brutale.

Après les exécutions, il fallut de nouveaux bûcherons et je fus choisi avec quelques autres, parce que j'étais encore fort et que j'avais toujours toutes mes dents. J'eus de la chance. Certains des *ankoï* guettaient ce genre d'occasion durant une décennie entière. Je troquai un contremaître pour un autre, la lanterne pour le manche d'une cognée usée, la noirceur étouffante des galeries pour le bruissement entêtant des pinèdes. Même si les arbres abattus servaient surtout à nourrir les bas-fourneaux, d'autres équipages se chargeaient du transport, et le tumulte des mines devint un décor lointain, auquel je n'étais plus relié par grand-chose.

Lorsque la météo était favorable, il arrivait que nous ne rentrions pas au camp durant plusieurs semaines de suite. En ce genre d'occasions, les surveillants nous enchaînaient aux arbres une fois la nuit venue, mais cela m'était tout de même préférable à l'entassement des corps, aux gémissements, à l'odeur de la maladie et de la mort. Nous étions mieux gardés que les mineurs, mais mieux nourris et mieux traités aussi. Le labeur était rude. C'était à ce prix-là que l'on pouvait quitter l'enfer de la fosse, et la monotonie de la carrière. Il y avait tout de même quelque chose de traître à pouvoir parcourir les flancs de la vallée à la pointe du jour et apercevoir l'horizon, les collines de Carme qui s'étendaient à perte de vue, les bastides blanches qui parsemaient une campagne verdoyante. Il ne s'en fallait pas de beaucoup pour que l'on s' imagine partir.

Les liens qui se nouaient dans la sueur des chantiers de coupe étaient différents, moins calculateurs et moins carnassiers, éloignés qu'ils étaient des complots ourdis dans la noirceur des tunnels. Apparaissaient de petits gestes d'attention ou de solidarité qui ne flairaient pas la folie et n'inspiraient pas la méfiance. Des embryons de camaraderie et même d'amitié,

dont je me gardais avec précaution, parce que cela aurait brisé ma solitude d'une manière trop illusoire, et que je n'étais pas prêt à cela. Malgré la voracité de l'isolement, je préférais me retrancher dans mes souvenirs, arpenter des monuments nostalgiques qui m'appartenaient à moi seul et qu'on ne pouvait pas m'arracher. Cela n'en demeura pas moins une renaissance bancale, un abandon de la sauvagerie qui m'apaisa un temps. Qui me rappela, sous certains aspects, la façon dont j'avais dompté ma rage de bataille dans les hauts de Cullonge.

Et puis il y eut cette fille montagnarde qui œuvrait pour un contremaître différent. Elle se faisait appeler Grenouille, son crâne était rasé pour éviter les parasites et ne pas susciter l'envie des hommes. Elle avait une bouche large et généreuse que j'aurais aimé voir sourire, et des fossettes étranges creusaient ses joues et son menton. Nous avions le même âge. Elle vit en moi ce qu'il restait de douceur, et sut le faire rejaillir à sa manière. Il exista entre nous quelque chose de haletant, de tendre et de désespéré, puis nous fûmes séparés et j'appris plus tard qu'elle était morte de la fièvre noire. Je fus seul de nouveau. Je me mis à songer à Brindille.

Durant les années suivantes, Brindille occupa mes pensées de manière obsessive, une sorte de contrecoup à la façon dont je l'en avais excisée jusque-là. Je me remémorais incessamment la colline du verger et nos doigts entrelacés, sa bouche couleur cerise et l'odeur de ses cheveux. Je revivais quotidiennement nos retrouvailles à Aigue-Passe, cette poignée d'instantanés irréels, le contact de sa peau sur la mienne et la tristesse qui hantait son regard. Je me souvins des promesses, des prophéties du pérégrin qui avait été là lui aussi, qui avait cherché à utiliser Brindille pour m'attirer à Spinelle. Je méditais ses motifs, son intérêt incompréhensible pour ma personne. Je ressassais les contes qui circulaient à propos du roi des Ormes, des Feuillus et des sorciers ketoï, à l'affût du moindre indice. J'étreignais surtout les derniers mots que le pérégrin avait prononcés, je les égrainais dans mon esprit comme des galets moulus par la mer. « Tu trouveras tes réponses à Spinelle », avait-il dit, « mais tu y trouveras surtout ce qui t'est le plus cher. » J'avais

soupçonné, à l'époque, qu'il parlait de Brindille. J'en étais venu à croire qu'il l'avait sans doute enlevée du lupanar du village de toile avant même que je n'y conduise la tentative de sauvetage qui avait mené à ma capture. Je ne savais pas si je devais être heureux pour Brindille si tel était le cas.

Les lunes se succédaient inlassablement, au rythme de la hache et du merlin. Le fouet, qui ne sifflait plus guère dans les clairières de coupe devint une menace secondaire. J'en oubliai les patrouilles et les molosses. Je me mis à entretenir des rêves d'ailleurs, puis de fuite. J'échafaudais des plans hallucinés et futiles parce que j'étouffais et que, les jours de grisaille, lorsque l'abattement menaçait d'engloutir le reste, il m'arrivait de frôler les rebords des ravins les plus profonds, en me demandant si le vide ne serait pas le gardien d'une certaine forme de délivrance. Les surveillants décelèrent en mon attitude les signes avant-coureurs de la révolte, comme ils l'avaient fait avec mille hommes avant moi. Je fus écarté des outils en guise d'avertissement, et relégué à la manœuvre, où l'on pouvait mieux me surveiller. Certains auraient compris et se seraient ressaisis. Ce ne fut pas mon cas. La mort rôda autour de moi, fardée des atours de l'affranchissement. Je ne dus ma survie qu'à une abomination dont l'horreur éclipsa même celle de la fosse.